

Dossier de presse trigon-film

Congo River

de Thierry Michel



DISTRIBUTION

trigon-film
Limmatauweg 9
5408 Ennetbaden
Tel: 056 430 12 30
Fax: 056 430 12 31
info@trigon-film.org
www.trigon-film.org

CONTACT PRESSE

Anne Delseth
Tel: 079 614 88 84x
delseth@trigon-film.org

MATERIEL PHOTO_

www.trigon-film.org



CONGO RIVER

Au delà des ténèbres

« Je souhaite montrer l'Afrique au plus profond de sa culture et de ses traditions, dans son intemporalité et son universalité. Car au-delà des ténèbres et de l'histoire tragique, il y a la vie, le bonheur, celui des rituels, des chants, des danses. Nous remonterons le fleuve Congo de son embouchure à sa source. Ce voyage sur ce fleuve majestueux sera aussi un cheminement personnel. »

Thierry Michel

Synopsis

Sur les traces de Stanley, le film "Congo River" nous fait remonter de l'embouchure à la source le plus grand bassin fluvial du monde, celui du fleuve Congo. Tout au long de ses 4.371 Km, nous découvrons les lieux témoins de l'histoire tumultueuse du pays, tandis que les archives nous rappellent le souvenir des personnages de la mythologie africaine qui en ont fait son destin : les colonisateurs Stanley et Léopold II, les dirigeants africains Lumumba et Mobutu.

Ce voyage au coeur de l'Afrique, par delà les ténèbres des tragédies et des guerres, est un hymne à la vie, à l'égal de cette végétation indomptable qui enserme les rives du fleuve. Sur les berges, aux différentes étapes du voyage, les images égrènent les joies et les souffrances d'un peuple, les fêtes et les drames qui rythment l'existence des piroguiers, pêcheurs, commerçants, voyageurs, militaires, rebelles, enfants soldats, miliciens mai-mai, femmes violées... tout un peuple en quête de lumière et de dignité.

Mais ce périple est aussi un cheminement personnel, celui d'un cinéaste qui a déjà consacré trois films à l'ex-Zaïre, en montrant l'arrogance du pouvoir et la révolte populaire avec "*Zaïre, le cycle du serpent*", l'esprit prédateur et bâtisseur avec "*Les derniers Colons*", la vanité tragique d'un despote shakespearien avec "*Mobutu, roi du Zaïre*". Avec "Congo River", Thierry Michel continue sa quête de lumière et de ténèbres, porté par ce désir de remonter dans le mystère et les profondeurs de ce pays et de sa forêt, dans le temps et l'histoire de ce fleuve majestueux.

CONGO RIVER

De Stanley à Lumumba, de Léopold II à Mobutu, le destin d'une nation.

Remonter le fleuve, c'est remonter l'histoire. Deuxième plus grand fleuve du monde par la masse d'eau qu'il entraîne vers l'océan, le Congo dicte sa loi au pays. De l'embouchure, à sa source, les légendes et l'histoire sont intarissables : épopées cosmologiques, colonisation, meurtres et dictatures, guerres fratricides... Toutes les berges du fleuve expriment cette évidence, la verdure et les paysages majestueux cachent mal la souffrance des riverains et leur combat contre la mort. Quelques vestiges de l'histoire en bord de fleuve en témoignent. Feu le Maréchal Mobutu était un bâtisseur de palais, mais il a détruit son pays et ses palais sont en ruine.

Viennent ensuite 1.700 kilomètres de voies navigables. Quatre barges, un bateau pousseur, un commandant et quelques centaines de passagers installés vaille que vaille. Le soleil brûle, la pluie drue transperce, le temps s'installe au rythme du fleuve. La vie se déroule à bord, comme au village. la fête, les chants, les danses sont aussi du voyage. Les drames aussi, enlèvement, accidents, le fleuve est sans pitié, même si le convoi arrive à bon port malgré les difficultés.

Mais la guerre, si loin si proche, nous rappelle que le fleuve charrie des cadavres sans tête. Les Maï-Maï, guerriers invincibles, héritiers des Simba et toujours lumumbistes, restent mobilisés pour de nouvelles guerres dans les forêts. L'eau sacrée, les herbes, les fétiches et les danses les protègent des balles de l'ennemi. Plus loin, un dispensaire, quelques lits, une sœur infirmière reconforte quelques femmes, adolescentes et fillettes violées par la soldatesque officielle ou les Maï-Maï.

Le fleuve a retrouvé la parole, il est témoin de l'espoir. Il est témoin du courage et de la dignité des femmes d'affaires, des marins, piroguiers, pêcheurs, médecins, religieux déterminés à donner à tout prix, un sens à la vie, même au plus fort du dérisoire et du dénuement. Peu à peu, le fleuve retrouve la parole, et la mémoire : et c'est pour nous tous, riverains d'ici et de là-bas, un vrai rite d'initiation aux mystères de la forêt équatoriale et du fleuve Congo.

GENESE DU PROJET

Ce film est inspiré de mes nombreux voyages au Zaïre et en République démocratique du Congo, depuis aujourd'hui 15 ans. Il est nourri de ces séjours, de ces rencontres, de ces découvertes, de cet étonnement, de ce désespoir souvent, de ces espérances parfois, que j'ai vécu au cœur de ce pays. Mais je me suis aussi nourri d'innombrables lectures, essais, contes philosophiques, romans, récits de voyages, reportages journalistiques, dont je n'ai cessé de m'imprégner. Il est le fruit également de ces innombrables dialogues que j'ai pu entretenir durant toutes ces années avec des amis très chers, européens et congolais, particulièrement engagés pour la cause de cette région du monde.

Voici maintenant plus de 10 ans, après avoir réalisé "Zaïre, le cycle du serpent", je préparais un ambitieux projet cinématographique sur les trois régions clés du Congo-Zaïre : Kinshasa et le monde des affaires et de la diplomatie, le Haut Zaïre et principalement Kisangani et le monde des forestiers, colons et missionnaires, et enfin le Shaba avec Lubumbashi et Kolwezi pour le monde minier et industriel. Ce projet pour lequel j'avais effectué de longs repérages à travers l'ensemble du territoire zaïrois n'a pu aboutir car, arrêté par les services de sécurité du président Mobutu et mon matériel saisi, j'ai été expulsé de ce pays pour "activité suspecte et intelligence pour le compte d'une puissance étrangère". N'ayant pu concrétiser cette série et ce film à l'époque, j'avais, grâce à mes précieuses images de repérage tournées en HI8, réalisé un documentaire de 60 minutes, "*Les derniers colons*". Et ce n'est qu'après la défaite politique et militaire du président Mobutu et son exil au Maroc que j'ai pu enfin retourner au Zaïre, devenu entretemps Congo, et réaliser un nouveau film "*Mobutu, roi du Zaïre*".

« *Congo River* » est une nouvelle concrétisation, 10 ans plus tard, de ce rêve cinématographique. Une page de l'histoire est définitivement tournée, celle du mobutisme et celle du post-mobutisme, concrétisée à travers la personne du président Laurent Désiré Kabila. Il y a aujourd'hui une volonté, à travers l'ensemble du territoire congolais, de préserver l'unité et la cohérence de cet immense pays. L'espoir est enfin permis d'une reconstruction, de la fin des temps de haine et de violence. Ce n'est pas un hasard si j'ai réalisé ce film alors même qu'un accord de paix s'est concrétisé et que les grandes organisations internationales redonnent désormais confiance en l'avenir de ce pays, à la veille des premières élections démocratiques depuis l'indépendance.

Thierry Michel

NOTE D'INTENTION

**"Désormais, une immense plaie m'habite...
qu'allais-je donc chercher dans ce pays ?"**
« *Voyage au Congo* » André Gide

Je cherche, depuis quelque temps déjà, comment aborder l'Afrique dans son intemporalité et dans son universalité, comment parler de ce continent tout à la fois au passé, au présent et au futur, comment filmer ces paysages et ces hommes, au plus profond de leur culture et de leur tradition. Je souhaite capter et transmettre ce qui fait le bonheur, mais aussi le tragique de ce continent, exprimer ce que cette région du monde peut transmettre aux autres cultures et aux autres civilisations comme valeurs fondatrices, en termes d'échange et de dialogue, dans cette relation du donner et du recevoir qui est la base de toute relation humaine.

Et même si l'Afrique a accumulé un retard technologique considérable dans la course au développement et au profit, dominée par les oligarchies financières, en termes de culture, de mode de vie, de célébration de la vie et de respect de la mort, l'Afrique a encore bien des choses à nous offrir. Et si Stanley, explorateur mercenaire au service des puissances royales et impériales de l'époque coloniale, s'est enfoncé au cœur de ce continent pour y imposer la poigne de fer du joug colonial, d'autres, comme Livingstone, ont été aspirés par ce continent dans une quête personnelle et existentielle, dans une ivresse mystique qui les a conduits à la mort.

C'est sur les traces des uns et des autres que je partirai sur le grand fleuve, pour mieux comprendre ce continent noir aujourd'hui oublié des grands courants médiatiques et le plus souvent réduit à ces images exotiques de la faune, de la flore ou encore à ces autres images de massacres, de rebellions et de guerres interethniques qui font parfois la « Une » des journaux télévisés. Même si "... après le 11 septembre, il importe que l'ordre règne dans les banlieues du monde, et les puissances – Etats-Unis, France, Grande-Bretagne – s'y emploient. Mais si les rôles ont été redistribués, si de nouveaux acteurs sont apparus, les ambitions demeurent, et les intérêts des populations continuent à passer au second plan. Le destin de cette région convoitée est exemplaire d'une configuration désormais planétaire" (1).

Dans ce cheminement, dans cette découverte progressive, vers laquelle ce voyage va m'entraîner, de voisinage en voisinage, d'étape en étape, j'essayerai de voir, d'écouter, de m'émouvoir et de réfléchir, dans les deux sens philosophique et optique du terme réflexion,. Remontant vers la source du fleuve et vers les origines de ce pays continent, je compte entraîner le spectateur sur ce chemin initiatique qui, bien au-delà de la réalité contemporaine de l'Afrique et de l'histoire de ce pays, nous permettra d'intégrer à notre imaginaire, cette part de l'histoire des hommes, de l'histoire du monde.

De cette manière, en une décennie, après avoir filmé, avec "Zaire le cycle du serpent", un moment de l'histoire du Congo-Zaïre prise dans les filets de la

dictature et du parti unique, après avoir réalisé avec « Mobutu, roi du Zaïre » le portrait d'un homme qui, se croyant un demi-dieu, avait confondu son pays et sa personne, aujourd'hui, avec ce nouveau projet, je désire remonter encore davantage dans les profondeurs de ce pays, de sa forêt équatoriale et dans le temps de l'histoire d'un fleuve millénaire.

Un chemin vers la lumière

Aujourd'hui, un fragile accord de paix a permis la réunification du Congo et l'ouverture des voies de communications dont principalement le fleuve, seule voie d'accès à de nombreuses régions et véritable poumon par lequel la vie économique, politique et culturelle va pouvoir reprendre. L'heure est à l'unification du pays et à la reconstruction. C'est ce moment charnière, cette période d'espoir pour tous les congolais que je souhaite filmer durant les prochains mois.

Au cœur de ce pays, les routes construites à l'époque coloniale ont été depuis longtemps reprises par la forêt. Seuls subsistent ces réseaux de rivières et de fleuves ramifiés à l'infini et qu'aucun homme ne peut détruire. Les africains empruntent ces rivières depuis des milliers d'années, des générations se sont succédées sur le bord du fleuve, des cultures archaïques y sont nées parfois pour s'y évanouir définitivement il y a quelques centaines d'années, laissant les régions complètement envahies par la forêt sauvage.

Seul le fleuve peut nous tirer de ce monde d'obscurité et de stagnation. Seul le fleuve peut nous entraîner vers la lumière, vers l'espace, toujours plus loin, vers la mer. Seul le fleuve nous apporte cette paix des corps et des esprits, seul le fleuve nous sort de cet enfer, de ce chaos. Seul le fleuve nous donne un rythme, un sens à la création, un chemin, un itinéraire, une quête.

TOURNER UN FILM AU CONGO

*"Désormais une immense plaie m'habite ...
qu'allais-je donc chercher dans ce pays?"*

"Voyage au Congo" André Gide

6 mois de préparation
4 mois de repérages/tournage en équipe légère
3 mois de tournage en Haute Définition
1 an de montage

Tourner un film sur le fleuve d'un pays-continent à peine sorti de conflits sanglants et sous l'emprise de chefs de guerre régionaux et de fractions rebelles entraîne bien des difficultés, tant de la sécurité de l'équipe que de l'organisation du voyage.

La logistique a été très complexe car il s'agissait de remonter le fleuve par tous les moyens de transports possibles et imaginables, tant fluviaux et terrestres : bateaux, barges, pirogues et canots sur les parties navigables, mais aussi 4X4, motos, et même vélos sur certains tronçons plus ou moins carrossables. Sans oublier les avions petits porteurs et hélicoptères indispensables pour réaliser les vues aériennes des paysages les plus majestueux de ce fleuve et en particulier les innombrables rapides et chutes. Mais notre option de déplacements a toujours été de privilégier les transports publics locaux afin de partager la vie de la population congolaise.

De plus il fallait s'assurer à tout moment de sécuriser la matière tournée, le matériel technique et nous avions besoin de points d'appui logistiques dans les principales agglomérations qui jalonnent ce fleuve afin d'avoir toujours un poste de repli en cas de problème technique sécuritaire ou sanitaire. Et nous voulions éviter d'être accompagné durant ce périple par des agents des services de renseignements qui, s'ils nous auraient assuré une protection, auraient aussi limité notre liberté d'action dans nos contacts avec des Congolais de toutes obédiences et de toutes les ethnies.

Mais surtout, ce voyage a nécessité de multiples autorisations et tampons, d'innombrables démarches auprès des différentes autorités administratives, policières, militaires et auprès de l'ensemble des services de sécurité, tant dans les zones gouvernementales que dans les multiples zones rebelles.

Il nous fallait enfin une équipe de collaborateurs congolais, province par province, ethnie par ethnie, parlant les langues et dialectes de la région et au courant des réalités du terrain.

La dramaturgie du film

"Plus d'un siècle après Stanley, imaginons un fleuve qui serait beaucoup plus que le fracas de ses flots écumants, imaginons un fleuve qui serait intimement lié à son pays et à sa population. Un fleuve-mère, un fleuve serpent qui vibre au rythme des bonheurs et des tragédies du continent et nous entraîne, jusqu'à sa source dans un voyage au plus profond de la mémoire et du destin de l'Afrique."

Quel film ? La matière tournée était immense, foisonnante, exubérante, baroque, à l'image de ce fleuve tumultueux qui change de régime tout au long de son cours, chutes, cascades, rapides, mers intérieures, tantôt enserrées dans les gorges des montagnes, tantôt prenant le rythme morne et lent des grandes savanes. Car ce fleuve implique sept ruptures de charges sur son parcours, sept transbordements du fleuve à la terre et de la terre au fleuve. Comment dès lors mettre de l'ordre dans ce chaos ? Par un cheminement cinématographique, construit sur deux chapitres géographiques et thématiques, qui nous entraîne chaque fois plus loin au cœur d'un questionnement existentiel, d'une quête initiatique qui s'interroge sur l'homme, sa barbarie, sa violence, son délire mégalomane de conquêtes, son avidité dominatrice à l'image, de Kurtz, ce personnage central du roman de Conrad « Au cœur des ténèbres ».

L'histoire des hommes

Mais ce voyage suscite aussi un questionnement sur l'histoire, l'histoire de ce continent noir à la fois en perdition et en survie, où s'affrontent si violemment les forces de vie et les forces de mort. Et au-delà des ténèbres, il y a aussi la vie, tout simplement. Celle de ceux qui travaillent sur et au bord du fleuve : les pêcheurs, les chasseurs, les agriculteurs, les forestiers, les petits commerçants, et ceux qui conduisent les bateaux, les barges, les pirogues. La vie aussi dans tous ces états, celle des rituels, des chants, des danses, celle de ces cérémonies qui rythment l'existence : une naissance, un baptême pentecôtiste fait à même le fleuve, un groupe de prière, une initiation traditionnelle, une levée de deuil.

Tout au long du film, les archives, ces images précieuses de la mémoire visuelle, nous rappellerons que l'histoire c'est aussi l'histoire des hommes, celle de ces personnages de la mythologie africaine, porteurs de conquêtes et de dominations (Stanley, Léopold II, Mobutu) et celle des peuples du Congo qui n'ont pas hésité à mainte reprise à payer le prix du sang pour un minimum de dignité.

Une tragi-comédie entre présent et passé.

Ce sera cette dialectique entre images du présent et images d'archives, pour la plupart en noir et blanc, qui donnera au film son contrepoint rythmique, même si le tempo central sera donné par le rythme de ce voyage s'enfonçant toujours plus profondément, toujours plus loin, au cœur des racines primitives de cette Afrique Centrale. Car ce n'est pas la crudité du réel qui m'intéresse mais sa force symbolique, sa capacité à s'inscrire dans des archétypes universels, dans les mythologies inconscientes et à provoquer chez chacun de nous un véritable questionnement sur le sens de la vie et de la mort.

Et si ce film peut se définir comme une tragédie contemplative, je tiens à préciser que nous sommes en Afrique et plus particulièrement au Congo Zaïre, là même où la tragédie la plus sombre rejoint si souvent la comédie humaine, comme ce fût le cas avec mon film précédent « Mobutu, roi du Zaïre ».

Un film de synthèse

Pour synthétiser tout ceci, je conclurai en signalant que ce film sera une synthèse des différents chemins cinématographiques que j'ai pris depuis 20 ans, et qui ont oscillés entre le film philosophique, contemplatif et ésotérique tels que « Issue de secours », tourné au Maroc voici plus de 15 ans - qui relatait un itinéraire initiatique, une quête personnelle au cœur d'une culture étrangère - et cet autre film, plus africain et plus historique, réalisé sur le thème de l'esprit de domination et de la vanité humaine, « Mobutu, roi du Zaïre ».

L'esthétique du film

La composition sonore : voix, bruits, musique.

La bande son est rythmée par la voix du narrateur qui donne toute la dimension mythique et tragique de ce fleuve et de l'histoire du Congo. A partir de l'ombre de Mamiwata , la déesse du fleuve porteuse des bons et des mauvais sorts, celle qui cristallise les désirs et les craintes ancestrales, nous remontrons dans l'histoire pour faire ressurgir ces fantômes de la mémoire que sont Stanley et Léopold II, qui avec la poudre et le canon, mais aussi la bible et le bénitier, imposèrent la cruelle loi coloniale au profit de grandes compagnies commerciales.

Le décor sonore sera aussi orchestré par une bande son composée en étroite symbiose avec ses bruits du fleuve et de la forêt. Cette rumeur lancinante d'une végétation tout à la fois exubérante, étouffante et oppressante. Ce film se doit d'être un poème symphonique, un hymne aux rapports de l'homme à la nature, ce rapport fait d'amour et de haine, de violence et de complétude.

La bande son sera aussi modulée sur des musiques. Musique intégrée des chants et danses rituelles et traditionnelles venus du plus profond de la forêt équatoriale, et qui fascinèrent tant les premiers colons et explorateurs par leurs effets de transe. Mais aussi chants religieux omniprésents dans la vie populaire congolaise.

Et enfin la musique originale de Lokua Kanza, qui donne sa dimension symphonique à la bande son, dans un mélange de rythmes et de voix traditionnelles, aux paroles qui font sens et prolongent la dramaturgie du film. Et partant des mythologies des origines "*Ecoute ce vent passer qui loge les esprits de l'eau*" nous mène vers la tragédie contemporaine de l'Afrique "*Quelle quantité de sang a coulé sur le fleuve*" et s'achève par une leçon morale "*Congo sort de ton profond sommeil. Le temps a sonné, fils du Congo reconstruit ton pays, dans l'humilité, dans la sagesse.*" Point de vue d'un congolais sur le drame de son pays et espoir de temps nouveaux.

Autre collaborateur du film, le dramaturge Lye Mudaba Yoka a co-écrit la narration du film, pour en donner toute l'âme congolaise, le sens profond, celui des mythes fondateurs du fleuve et de l'histoire. Il nous raconte ce fleuve impitoyable et colérique, ce fleuve puissant et majestueux qui porte en lui l'esprit des eaux, ce fleuve qui raconte la folie des grandeurs, les décombres et les tragédies d'un pays qui porte le même nom et auquel il impose son rythme, son énergie.

La sensualité de l'image` : de l'obscurité vers la lumière.

Dans le même sens, l'image est l'expression d'une sensualité sauvage, immortalisant cette puissance insondable de ce fleuve majestueux que rien ni personne n'a jamais pu maîtriser. Ces chutes, ces rapides, ces cataractes, mais aussi sur certains tronçons du fleuve, cette quiétude apaisée, ce repos, cette harmonie de la forêt, de l'eau, du ciel, et de ces populations de pêcheurs en totale symbiose avec le fleuve qui coule comme le sang dans les veines.

L'image est le reflet du rapport de l'homme et de la nature, de la profondeur de champ entre le gros plan et l'infini, entre l'individu et le paysage. Elle évoque la diminution progressive de l'être humain dans sa relation avec la puissance de la nature, du paysage, du fleuve. L'espace prend une dimension métaphorique, voir métaphysique « telles étaient les jours, inertes, chauds, lourds, disparaissant l'un après l'autre dans le passé, comme s'ils tombaient dans un abîme à jamais ouvert par le sillage du navire. » disait Joseph Conrad dans son roman "Le coeur des ténèbres.

Car ce film montre cette ambiguïté profonde de la relation de l'homme et de ce fleuve, de ces sentiments mêlés de crainte et de peur, de désir et d'harmonie. Et prend la forme du conte dans la description des réalités traversées. Un conte qui exprime une vision positive de l'effort humain, de la résistance à l'adversité, de la conquête de la dignité et de l'énergie créatrice. Car à travers la lumière qui baigne ce cours d'eau, l'obscurité verdâtre des sous-bois, les nuits peuplées d'ombres, le silence des aurores, c'est d'une vision qu'il s'agit, et d'une réflexion au sens optique et philosophique.

Il s'agit d'un film au réalisme symbolique, c'est-à-dire à l'expressionniste, avec à la fois un aspect visuel prégnant et même contemplatif et dans le même temps un mouvement, celui de voyage, celui du fleuve, celui du film au tempo tantôt lent, tantôt rapide, alternant les scènes intimistes aux images grandioses du paysage et de son fleuve.

L'enjeu rythmique et historique des archives

Le film est construit sur des flash-backs sur cette alternance présent/passé, images contemporaines et archives. Les archives forment une sorte de refrain rythmique et nous donneront la dimension historique et temporelle, la mise en abîme du temps, les causalités historiques. Elles sont de plusieurs ordres, d'un extrait de film classique, à ces images des premiers temps de la colonisation et de la conquête du fleuve, et jusqu'aux images d'archives de Mobutu du temps de sa splendeur. Elles nous dessinent la trame historique avec ces personnages mythologiques planant aujourd'hui sur le fleuve : Stanley, Léopold, Mobutu

Interview du réalisateur Thierry Michel

Question : pourquoi ce film « Congo River » ?

Thierry : « Congo river » c'est la continuation d'autres films réalisés en Afrique, et particulièrement au Congo. J'ai réalisé 8 films africains sur un peu plus d'une décennie, dont 5 films au Congo / Zaïre. Dans ces autres films, j'ai capté des moments précis de l'histoire contemporaine. Et avec « Mobutu roi du Zaïre » j'ai essayé de remonter, à travers un personnage éminemment cinématographique et symbolique, 40 années d'histoire de l'Afrique post indépendantiste.

Avec "Congo River, j'ai voulu aller plus loin, et dépasser l'univers que je connais bien, l'univers urbain des grandes villes congolaises Kinshasa, Kisangani, Lubumbashi. J'ai voulu, par ce voyage un peu initiatique à la source du fleuve, découvrir l'Afrique dans son intemporalité, dans son retour à ses origines, mais aussi dans les tumultes de l'histoire parce qu'un fleuve est toujours le témoin de l'histoire. Partout dans le monde, c'est à partir des fleuves et des mers que se sont bâties les civilisations (Nil, Tigre et Euphrate etc..).

Ce grand fleuve, parmi les plus grands du monde a une dimension très cinématographique de beauté, de majesté. Il y a donc la dimension historique avec des traces de la mémoire sur le fleuve, et il y a la découverte et le voyage, la rencontre d'un peuple qui vit du fleuve et sur les berges du fleuve.

Question : Pourquoi Congo River ?

Thierry : Je voulais faire ce grand voyage de plusieurs mois à travers l'Afrique, un voyage géographique sur les traces des grands explorateurs Stanley, Livingstone, mais aussi Conrad qui a écrit ce magnifique roman « au coeur des ténèbres ». Mais le fleuve c'est aussi la mémoire de l'histoire. Je traversais un pays où il n'y a plus d'autres moyens de communication. Le fleuve et le rythme du fleuve m'imposait d'aller au-delà de l'immédiateté du vécu de chacun, de prendre le temps, dans un espace sublime, en quête de moi-même évidemment,

puisque tout film est toujours un chemin initiatique, et tout voyage une épreuve. Mais je voulais aussi aller à la rencontre de l'autre au coeur de l' Afrique. Je voulais comprendre comment ce continent oublié, qui a subi un désastre total et qui a vécu toutes les tragédies, la traite négrière, la domination coloniale, les indépendances, les guerres, les dictatures, est aujourd'hui est en train de commencer à se recomposer sur ses débris. Et d'autant plus que le fleuve va être le ciment de cette reconstruction et de cette unité de vie.

Question : pourquoi ?

Thierry : J'ai fait des films au Brésil, dans l'empire soviétique, en Iran, au Maroc, j'ai fait des films en Somalie, en Guinée, j'ai commencé à voyager à travers le monde avec ma caméra, à m'interroger sur l'état du monde avec ma caméra. Mais ma caméra depuis 10 ans revient régulièrement sur les lieux du crime, c'est-à-dire là où j'ai fait un film, dans des circonstances incroyables et qui pour moi est très important « Zaïre le cycle du serpent ». A l'époque j'ai croisé une page d'histoire qui m'a passionné, un pays en pleine mutation, grand comme un continent, fabuleux par la diversité de ses paysages, tumultueux par son histoire et je me suis pris de passion pour ce Congo. J'y ai noué des amitiés et j'en suis devenu un témoin privilégié. Depuis, c'est devenu un besoin vital pour moi de m'immerger au coeur de l'Afrique à travers ce pays et son fleuve parce que ce fleuve en est évidemment le artère principale.

Question : Dans 30 ans, si il n'y a pas tes films, il n'y aura plus rien sur le Congo ?

Thierry : c'est vrai, je pense être un témoin privilégié, avoir eu la chance de faire des images qui vont rester dans la mémoire collective du continent. Ça sera le portrait d'une fin et d'un début de siècle d'un grand pays africain. Au Congo, mes films sont vraiment une référence dans l'imaginaire des congolais. « Mobutu » évidemment, et « Congo River » prochainement. Et comme j'intègre aussi des archives à mes films, donc une autre mémoire, ceux-ci seront des films pour préserver la mémoire dans le futur. Mais le cinéma, et encore plus le cinéma documentaire, c'est la lutte contre la mort, contre la perte, contre

l'oubli, pour préserver la mémoire. Il y a un proverbe africain, qui dit que la mémoire est comme unealebasse : vide elle va surnager à la surface de l'eau et se fracasser contre les rochers, et bien remplie, elle va s'immerger au fond de l'eau pour préserver cette mémoire pour un lointain futur.

Question : Il y a des moments assez extraordinaires dans ton film notamment au moment où on voit une image d'un colon qui dirige le coupage du bois. Et puis on voit aujourd'hui 50 ou 70 ans après la même chose

Thierry : l'interaction des archives fonctionne dans les deux sens de l'Histoire. Je connaissais les archives, donc je cherchais l'image contemporaine pour faire le lien passé-présent. De la même manière, après avoir filmé des images d'aujourd'hui, j'ai recherché les images équivalentes, leur mémoire dans les archives. Par cette juxtaposition, les archives sont une mise en abîme, un questionnement de l'histoire coloniale par rapport au présent. Dans cet exemple, j'ai voulu montrer la pérennité de la déforestation, de l'exploitation de la nature, et aussi celle du rapport entre le blanc qui est le patron et le noir qui est le travailleur. Quant aux moments magiques dans le film, c'est le fleuve qui est magique. A un certain moment on met la caméra et on capte sa beauté, sa majesté, sa grandeur, et aussi son mystère.

Question : Un moment incroyable, c'est ce bateau qui a échoué. Ce n'est pas toute les semaines qu'un bateau échoue.. On dirait qu'il y a une destinée de Thierry Michel qui doit faire ces image.Est-ce que tu as eu de la chance, ou tu es prédestiné...ou bien tu as passé 2 ans à attendre ces évènements...

Thierry : A chaque fois que je pars en tournage, en l'occurrence dans un voyage, je me fais un programme imaginaire, un plan de travail, une liste de séquences que j'espère pourvoir filmer, qui vont toucher à tous les aspects de la vie du fleuve, la vie, la mort, un mariage, une naissance, un décès, un accident, un enlèvement, une guerre, une rébellion, une cérémonie religieuse, une cérémonie traditionnelle, la maladie du sommeil. Et puis le cours du fleuve va me mener, à son

rythme plutôt lent, à rencontrer ou pas les événements. Et pourquoi est-ce que je les rencontre ? Peut être est-ce la question du hasard et de la nécessité, je ne sais pas. Il y a une alchimie qui fait que les choses se mettent. Evidemment, je ne souhaitais pas rencontrer une barge qui allait avoir un accident avec 250 morts. Cela c'est produit parce que ce type d'accident se produit de manière assez régulière, ce fleuve est un fleuve dangereux et la mort est toujours présente. Arriver à destination est une hypothèse de départ et non pas une certitude, il y bien un peu de chance, mais la chance on la provoque, il faut être au bon endroit au bon moment, c'est ça peut être la qualité du cinéaste, et du documentariste. Je pense que le hasard et la nécessité font que nécessairement tu rencontres ce que tu cherches, par une alchimie, où joue aussi l'inconscient, et surtout l'intuition. Je fais énormément confiance à mon intuition, c'est déterminant.

Question : peux tu expliquer comment a été organisé le voyage.

Thierry : Notre but pendant tout le voyage était de partager les transports en commun. Barges, baleinière, pirogues. Quand les gens voyageaient sur des barges, ces plateformes chargées de matériaux dans les cales, et au dessus desquelles chacun faisait son abris avec un bout de bois et une petite toile, une bâche pour résister aux pluies, à la chaleur, au vent, on voyageait avec eux. On s'était installé avec eux, c'était important. J'avais d'autres moyens, d'autres solutions logistiques, mais on voulait partager la même galère et partager les mêmes épreuves dans un vrai dialogue avec la population. En même temps et cela peut sembler paradoxal, on transportait avec une technologie de pointe, une caméra Haute Définition, moderne, sophistiquée, des lampes HMI et toute la logistique technique. On devait avoir un groupe électrogène pour recharger nos batteries et du carburant pour alimenter ce groupe...1.000 litres de l'essence. Et tout notre matériel de camping, moustiquaires, et... Mais on se lavait dans l'eau du fleuve, on a partagé la nourriture, on mangeait des poissons du fleuve, on partageait la vie de tout le monde...Et cela nous a permis d'être au plus prêt de la population et de refléter ses conditions de vie, sa vérité.

Question : combien de temps ça a duré le tournage du film ? Et la préparation, combien à peu près ?

Thierry : Nous sommes partis sur le fleuve, et ce n'était pas une petite aventure, tant d'un point de vue cinématographique que d'un point de vue purement Logistique. C'était un voyage long car le fleuve est extrêmement long. Il fait 4371 km. Le voyage allait durer non seulement à cause de la longueur du fleuve mais à cause de tous les obstacles car c'est un fleuve qui n'est pas navigable sur tout son cours. Il y a à 7 endroits des rapides, des chutes, des cascades qui font qu'on doit le contourner par les terres. Et cela dans un pays où il n'y a plus aujourd'hui d'autres infrastructures que l'eau, plus de trains, plus de chemin de fer. Donc il fallait emmener avec nous une logistique lourde, par exemple du carburant, de l'eau des groupes électrogènes sans parler de notre technologie. Puisqu'on était là avec une technologie d'avant-garde, le top de la technologie d'aujourd'hui, une caméra haute définition, avec des batteries à charger. Et une équipe qui n'était pas petite parce que je voulais que dans mes collaborateurs congolais, outre les techniciens image et son, il y ait les collaborateurs congolais, assistants, journalistes, un logisticien et tous les guides et traducteurs locaux dans chaque province, dans chaque région qui parlaient la langue et qui connaissaient le terrain. C'était vraiment un voyage de longue haleine. J'en ai fait une partie avec uniquement mes collaborateurs congolais, une caméra plus légère pendant 4 mois et puis pour la deuxième partie du tournage pendant 3 mois on a continué avec une équipe plus complète et des techniciens européens. J'ai ainsi totalisé 7 mois tout au long du fleuve.

Mais la principale difficulté n'était pas seulement logistique. C'était évidemment les autorisations puisqu'on tournait dans un pays en guerre. Un pays ? Non, c'était plusieurs pays puisque chaque rébellion a son territoire, avec parfois des sous-rébellions qui se font la guerre. Et les résistants comme les milices Mai-Mai qui résistent aux rebelles. Il me fallait négocier non seulement les autorisations gouvernementales en amont – qui étaient déjà extrêmement nombreuses – mais aussi les autorisations dans chaque province, avec chaque fois les gouverneurs, la sûreté d'Etat extérieur, la sûreté intérieur, le renseignement militaire,

la force navale, les autorités coutumières, enfin, et j'en passe, et cela dans chaque province, puis, dans chaque région, dans chaque sous-région, dans chaque territoire. Au moins la moitié du temps a été dans ces négociation pour les autorisations et dans ces obstacles (arrestations, contrôle d'identité, euh détention, garde à vue dans les caserne, etc.) Donc ça c'était évidemment un aspect très complexe et très ardu du voyage qui fait aussi la durée du voyage de ces 7 mois de tournage.

Question : plus d'une fois sur le bateau il y a un danger, mais aussi lors des prises de vues en avion, ou quand tu te retrouves devant des chefs de guerres , car on ne sait pas se qui peut se passer dans la têtes de gens capable du pire et du meilleur. Comment vis-tu cela ?

Thierry : Nous avons des conditions de vie difficiles, mais ce n'est pas cela qui a été le plus dur car nous avons eu pas mal d'interpellations, de tracasseries administratives, policères, militaires avec 3 arrestations et gardes à vues dans les casernes. Il y a eu des moments où nous avons été fragilisé sur ce tournage. Quand on regarde le making-of, on se rend compte combien ce tournage était surréaliste, extrêmement difficile. Pour la séquence avec les Maï Maï, il y a eu un accord pour rentrer dans le cercle des Maï Maï, filmer leurs traditions, c'est-à-dire leur initiation pour qu'ils nous donnent des explications sur la manière dont ils font la guerre et sur leur gris-gris. Mais pour assister à ces séances, il faut être intronisé Maï Maï, et donc moi-même et le directeur photo, nous avons accepté l'initiation par le fer, le feu, l'eau et le sang.

Question : quand on le voit ce film, on a l'impression que ce film a été fait facilement,

Thierry : c'est vrai, quand on voit le film, on voit la beauté des paysages, un participe à un voyage qui coule de source, qui suit le cours de l'eau, on avance et les images s'égrènent l'une après l'autre, jour après jour, village après village. Mais quand on voit le making-off, le film réalisé sur les coulisses du tournage, on voit toutes les difficultés, tous les obstacles, tous les défis. Ce sont les deux réalités très

différentes du Congo. Je pense qu'il y a d'un côté la sublimation d'un pays par un cinéaste, artiste, poète qui a voulu rendre hommage à un peuple, à un pays et à son fleuve. Et de l'autre côté il y a la réalité beaucoup plus triviale d'un tournage qui montre bien comment les choses se jouent, les marchandages, la corruption, les rapports de force, les arrestations, les complications, les multitudes d'autorisations. La moitié du temps de tournage, est passée dans ce qu'on appelle parfois "le protocole", mais qui est en fait la palabre, les négociations avec les multiples autorités. Heureusement, avec la population, on a eu une relation vraiment excellente parce que les gens connaissent ce que j'ai fait auparavant. Il n'y a pas un congolais qui n'ait entendu parler du film « Mobutu roi du Zaïre ». Et quand j'arrive dans un village, sur le bord du fleuve, je viens projeter ce film en même temps que je viens réaliser une séquence. Et cela crée un événement unique. Les villageois se rassemblent, les enfants, les grands parents, tous vont pouvoir voir leur propre pays, son histoire, c'est totalement magique.

Question : on voit aussi tous les bateaux échoués sur le bord, et on a le sentiment qu'on est dans un film dramatique. Il y a une dramatisation, mais qui n'est pas mise en scène. Il y a un décor épouvantable dans lequel il y a des gens qui survivent. Comment tu survis à ça, tu sors désespéré pour le Congo ou bien tu restes optimiste.

Thierry : On dit dans le film, que la malédiction nous colle à la peau, même si le fleuve purifie le sang des victimes. C'est clair qu'il y a des moments extrêmement durs, je ne le cache pas. J'ai même eu un moment d'émotion total qui m'a fait arrêter ma caméra. J'ai craqué, j'ai craqué et à un moment donné, je n'ai plus pu filmer pendant un certain temps, lors des interviews des femmes violées. C'était trop, on était descendus au cœur des ténèbres, dans ce qui est le plus immonde dans la nature humaine. C'était extrêmement extrêmement dur à encaisser. Ce sont ces femmes qui m'ont consolé et qui ont insisté pour que je filme leurs témoignages. Il ne faut pas se tromper sur cette séquence, certains vont dire : mais pourquoi montrer cela, n'est-ce pas du voyeurisme ? Alors que ces femmes violées nous ont dit "soyez nos témoins, quelqu'un va enfin nous entendre, écouter notre parole, notre souffrance". Elles voulaient que je filme, et je l'ai fait. Mais toujours j'ai

voulu trouver où se trouvait la lumière au coeur de ces ténèbres, de ces tragédies africaines ? Comment le fleuve peut-il nous amener vers la lumière, vers la source. Ca c'est le chemin que nous suivions.

Question : En même temps que cette séquence très forte, y a-t-il d'autres témoignages, d'autres images que tu n'as pas utilisés ?

Thierry : Il y a images que je n'ai pas montrées, et pas seulement parce que j'avais beaucoup trop d'images. Il y a des images qui sont une telle horreur qu'elles ne sont pas montrables. Avec les témoignages des femmes violées ont est dans le récit, où chacun peut se faire l'idée de l'horreur, mais c'est vrai que montrer les rebelles qui exposent des têtes coupées ou des bras coupés, c'est très difficile à montrer. Dans le livre "Au coeur des ténèbres" Conrad, raconte la réalité de cette époque, et nous nous sommes retrouvé plongé là dedans aujourd'hui, au coeur de la même horreur avec les têtes coupées, où nous avait mené son livre, écrit il y a presque d'un siècle, c'est surréaliste.

Question : Dans ton film, tu es marqué par le livre « Au coeur des ténèbres ».

Thierry : Oui, dès que j'ai commencé à faire mes premiers tournages au coeur de l'Afrique, un des romans qui m'avait accompagnés c'est le livre de Joseph Conrad « au Coeur des ténèbres » qui était cette longue descente du fleuve vers l'inconnu et vers sa partie la plus obscure. Ce voyage se termine sur le personnage incroyable de Kurtz – incarné dans « Apocalypse now » par Marlon Brando – qui meurt en disant "l'horreur l'horreur" ! Mais je ne voulais pas que mon film se termine sur l'horreur. Au contraire, je voulais que ça se termine, grâce au fleuve et grâce à la purification de l'eau, par une renaissance, non seulement du Congo mais du continent Africain, en ce début de millénaire.

Question : pour revenir à l'épisode des femmes violées. Ce qui est formidable c'est ce médecin extraordinaire, d'un humanisme, avec une intelligence qui restaure l'image du congolais.

Thierry : Dans le film il y a beaucoup d'images très nobles très dignes et très résistantes des congolais. Il y a évidemment le médecin et l'infirmière, qui soignent les femmes violées. Il y a aussi un personnage, très important au niveau de la symbolique, le commandant du bateau. Ce commandant va devoir remonter le cours d'un fleuve de tous les dangers, survivre, éviter les obstacles et en même temps être solidaire des autres, gérer les passagers, ces 300 personnes qui sont montées sur ce village flottant, cette Arche de Noé, diriger son peuple d'une certaine façon. Il a du se faire respecter parce que c'est le chef, et arriver sans encombres. Comme il le dit « nous avons réussi le voyage sans accidents, sans blessés, sans noyés ». Ce qui ne l'empêche pas de faire la fête. Et il devient comme un enfant quand il apprend qu'il a un 3^e fils. C'est une belle image, noble et responsable, par rapport aux dirigeants africains d'aujourd'hui. Quelqu'un de responsable, qui sait assumer, qui sait surmonter les obstacles et qui a la confiance des gens dont ils ont la responsabilité. Autre personnage positif, le chef de cette gare à l'abandon, où il n'y a plus aucuns trains qui roulent depuis 15 ans, ce qui fait que la région de Kisangani est totalement enclavée et coupée du monde. Avec un personnel qui n'est plus payé, et sans aucun moyen, il va faire entretenir la voie, la rendre accessible, désherber la gare, et créer toutes les conditions pour que l'activité ferroviaire reprenne. Ce sont les personnages, auxquels toute l'Afrique va s'identifier, car on peut s'appuyer sur eux, ce sont eux qui vont permettre de reconstruire notre continent.

Question : est ce que ces difficultés t'ont empêché de filmer ce que tu voulais ?

Thierry : non, j'ai même tourné beaucoup plus qu'il ne fallait. J'ai tourné de l'embouchure à la source du fleuve tout au long des 4370 km du fleuve. Mais je connaissais les étapes, j'avais développé chaque histoire, de chaque ville ou de chaque lieu. Tout le travail de montage a été de trouver une dramatisation, une structure cinématographique, pour suivre le cours de ce fleuve. Mais il y a dans le film des écarts par rapport à la géographie parce que ce qui m'importait c'était de faire sens, c'était la réflexion, l'itinéraire, et la dramaturgie du film, que j'ai privilégié par rapport à la précision géographique. Ce n'est pas un film

journalistique ni didactique, et si je me suis posé la question de savoir s'il fallait intégrer les cartes pour situer les lieux, je l'ai évacuée très vite. Nous sommes dans la parabole, dans l'universel, le fleuve est métaphorique. Je ne voulais pas entrer dans le didactisme qui aurait tué le cheminement initiatique du spectateur à travers le film.

Question : ce qui est frustrant, c'est que j'ai l'impression que le film dure 26 minutes alors qu'il a une longueur de 2 h. Ce qui est très long passe à une vitesse tellement rapide, Est-ce qu'il y aura par exemple un film Congo River II ?

Thierry : Il y aura une série télévisée de 3 h qui va être très dense. Je pourrais faire 5 h sans doute. Je pense développer un point de vue sans doute plus géopolitique, plus journalistique, plus géographique Avec beaucoup d'archives, de contrepoints d'archives qui remettent en abîme l'histoire du Congo et la mémoire coloniale. Je peux avoir accès à beaucoup d'archives inédites de grande valeur esthétique, politique, géographique ou historique. Je pense même faire un 52 minutes monté uniquement avec des archives et qui serait la mémoire du fleuve.

Question : Une question sur le problème des religions et des sectes, il y a au moins dans le film 3 ou 4 moments sur cette question

Thierry : Très vite j'ai senti que la religion était devenue vraiment fondamentale pour les Congolais. Il y a aujourd'hui un phénomène très clair d'un peuple qui est fatigué, plus que fatigué, épuisé, épuisé d'attendre. Ils ont attendu l'indépendance, ils ont attendu la fin de la dictature, ils ont attendu l'émergence de la démocratie. Ils ont cru à l'indépendance, ils ont cru au marxisme pour certains, à la démocratie pour d'autres, et rien ne s'est concrétisé. Il y a aujourd'hui un repli identitaire, si on peut dire, vers le religieux et vers la tradition, le fétichisme et toutes les pratiques les plus ancestrales, qui parfois se conjuguent. Dans tous les actes de la vie, le retour au religieux est là comme force de survie, de résistance. Je pense que ce n'est pas ni positif ou négatif. C'est une source de revitalisation, de retrouver ses énergies, de réaffirmer une croyance dans la vie. Cela passe par le religieux aujourd'hui, parce que les congolais n'ont pas vu d'autres

solutions. De mon point de vue c'est un certain opium. Mais quand on est dans la souffrance, on a besoin d'apaiser la souffrance.

Question : les gens sont ils crédules ?

Thierry : je ne veux pas porter de jugement.

Question : Un documentariste qui ne veut pas porter de jugement ?

Thierry : Je ne veux pas me substituer aux spectateurs. Je n'ai pas à leur dire ce qu'ils doivent penser. Je leur fais faire un cheminement dans un pays, à travers des images, des séquences, des personnages, des tragédies, des histoires, de la poésie, du rêve, mais le spectateur doit faire sa propre opinion. Il est dans un documentaire, il n'est pas dans un reportage de télévision. En fiction on laisse le spectateur faire ses identifications à l'un ou l'autre des personnages, se questionner enfin faire son travail de spectateur simplement et pouvoir tout d'un coup avoir son propre point de vue sur ce qu'il voit. Alors oui, je guide, je donne une direction, un sens, il y a bien une morale dans le film, mais je n'ai pas à dire le bien ou le mal des personnages que je montre. Ils sont comme ils sont. Je ne veux pas à dire du bien ou du mal de la religion. Je montre la situation, je la mets en perspective, je la recontextualise par les images, et puis chacun décide avec sa conscience. Sinon je me substitue au spectateur. Je pense que chacun va interpréter les situations très différemment. J'ai montré le film au Congo donc, je sais que certaines images coloniales ici vont être vues comme l'insupportable exploitation coloniale, parce qu'on voit un blanc qui dirige des Africains qui travaillent dur. Mais certains congolais disent : « à l'époque il y avait du travail, et en plus les gens travaillaient avec enthousiasme ! ». Donc la même image a deux lectures. Mais je suis très habitué à cela, car depuis les projections de "Mobutu, roi du Zaïre", j'ai vu combien suivant les situations géopolitiques de chaque pays africain, chacun faisait sa propre lecture du personnage et de la dictature. Je pense qu'un vrai film laisse des libertés de lectures suivant les cultures les situations historiques et la personnalité de chacun.

Question ; à un moment on voit des singes ...

Thierry : dans les bois par exemple, on aborde la question de la disparition des espèces protégées, le braconnage. Mais je ne fais pas un discours sur le braconnage. Je montre qu'en effet, aujourd'hui, le gars qui habite la forêt survit en tuant les singes et en les vendant aux gens qui passent sur le fleuve, et qui se nourrissent de singe. C'est terrible parce que c'est vraiment une disparition progressive et quasi totale. J'ai traversé le lac de Lupemba, il y avait voici une vingtaine d'années 70 variétés d'antilopes, aujourd'hui zéro. Je n'ai plus vu d'éléphants, ni de girafes. Et si on veut qu'il y ait des éléphants au Congo, il faudra les importer de Zambie où du Zimbabwe.

Question : Il y a les arbres aussi, c'est tout ce qu'il y a de précieux dans cette forêt immense? quand on voit l'abattage de ce magnifique arbre, quelque part c'est terrible parce que en plus il a failli tomber sur toi ?

Thierry : Oui, là j'ai eu choc, car j'étais convaincu, vu le sens dans lequel on est en train de scier l'arbre, qu'il allait tomber de l'autre côté et personne ne m'avait dit qu'il allait tomber vers moi. Et il est tombé à un mètre de moi ... je ne m'y attendais pas. Et comme cet arbre pèse des dizaines de tonnes, le risque était réel.

Question : Alors magnifique image, la toute dernière, cette source ...

Thierry : une source ça n'est rien ce n'est jamais qu'un filet d'eau qui démarre quelque part, c'est le point le plus éloigné en distance de l'embouche, c'est le premier point d'où l'eau part et puis d'autres rivières vont venir former un fleuve et il va gonfler, gonfler jusqu'à aller se fondre dans l'océan et c'est vrai qu'une source c'est un marigot, c'est un petit point d'eau qui simplement il a une valeur sacrée surtout pour les congolais. Il y a un chef coutumier gardien de la tradition de cette source fondée par Dieu et préservée par les ancêtres. Et donc là pendant le film j'ai dû aussi faire une petite séance initiatique, boire l'eau de la source, voilà et avoir la protection, cette chose est importante et dans ce voyage j'ai veillé quand même à de nombreux moments d'avoir cette reconnaissance et cette protection des autorités coutumières, qui devaient me protéger des maléfices et des génies de l'eau. Ça à l'air

idiot mais quand les gens m'ont dit attention, en voulant faire un exploit et traverser les rapides Dieuleveut, voulait juste faire un exploit sur le fleuve. Et il n'a jamais établi ses rapports essentiels avec ceux qui sont les gardiens du fleuve. C'est à dire les autorités coutumières. Je pense que ça m'a aidé dans le voyage en tout cas là des gens me disaient « Dieu te protège ». Quand je nageais dans le fleuve ,j'adore nager. Je me laissais porter par le courant, c'est un tel bonheur de nager dans le sens du courant qui va aussi vite, à une vitesse extraordinaire et les gens étaient un petit peu inquiets, j'avais de l'avance sur la barge parce que quand on se laisse porter par euh le courant dans le sens du courant on va extrêmement vite, et les gens accompagnaient le long du fleuve, parfois il y avait 500 m de chaque côté et les gens sur les rivages étaient en train de suivre et d'observer tout ça en disant : « Ce blanc qui nage au milieu de notre fleuve » et quand j'accostai, ils me disaient : « Attention soyez prudent avec les crocodiles ». Evidement toujours avec les crocodiles mais quand on dit avec le crocodiles c'est les sorciers souvent hein les sorciers les maléfices et puis : « Vous allez nager sous l'eau est ce que vous n'avez pas réveiller Mamie Wata qui pourrait ... ». Je leur disais : non, non c'était juste pour la calmer, mais c'est vrai qu'il y avait ce rapport très magique dans le fleuve. Mais en même temps ils appréciaient que je m'immerge dans l'eau et que je sois un homme de l'eau. C'était aussi un geste que je montrais, une fusion on va dire, c'était l'absorption, la cosmogonie congolaise.

Cette interview à été réalisée par Mirko Popovitch lors du festival de Namur.

**Paroles de chansons de la Bande Originale
des musiques du film "Congo River"
Auteur Compositeur Interprète : Lokua Kanza**

**Ebale Congo
*Fleuve Congo***

Chœur :

Tala ebale oyo kombo Congo
Etonda na bikamwa pe ebandeli ya bomoyi
Yoka mopepe oyo eza koleka evandi na milimo o kati ya mayi
***Regarde ce fleuve du nom de Congo
Rempli des merveilles et début de vie
Ecoute ce vent passer qui vit avec les esprits de l'eau***

Solo :

Ebale ya nguya mayi ya bomoyi
Okati ya Congo ye wana akotshola akokende ebale Congo
***Fleuve de grâce, eau de vie
au Congo, le voilà couler, le voilà partir. Fleuve Congo***

Chœur :

Tala ebale oyo kombo Congo
Etonda na bikamwa pe ebandeli ya bomoyi
Yoka mopepe oyo eza koleka evandi na milimo o kati ya mayi
***Regarde ce fleuve nommé Congo
Rempli des merveilles et début de vie
Ecoute ce vent passer qui loge les esprits de l'eau***

Solo :

O nte ya ye okokuta pauni ya ndenge na ndenge
Lokumu ya mboka mayi ya elikya ata nkale Congo ekotelema, Congo
***Tu trouveras toutes sortes de parrure en son sein
Valeur du pays, fleuve d'espoir tôt ou tard le Congo se mettra debout.***

Chœur :

Tala ebale oyo kombo Congo
Etonda na bikamwa pe ebandeli ya bomoyi
Yoka mopepe oyo eza koleka evandi na milimo o kati ya mayi (x2)
***Regarde ce fleuve nommé Congo
Rempli de merveilles et début de vie
Ecoute ce vent passer qui loge des esprits dans l'eau***

Shimama

Lève toi

Solo I

Makila boni etangi na ebaale
Milimo boni ebungi na Congo
Tokozelaka se nguyaya ya Nkolo eya kosalisa biso
Tango yango ekoki yo muana Congo bongisa mboka na yo
*Quelle quantité de sang a coulé sur le fleuve
Combien d'âmes ont perit au Congo
N'attendons pas que l'esprit de Dieu vienne nous sauver.
Le temps a sonné, fils du Congo reconstruit ton pays.*

Chœur

We Congo shimama
Toi Congo, lève-toi, ...

Solo II

Mikolo boniyango tokotanga bandeko bakende
Tokoma lokola banyama bakokima na kati ya zamba
*Combien, chaque jour, comptons nous de frères partis.
Nous sommes semblables aux animaux qui courent dans nos forêt.*

Chœur

Tobunga nzela
Nous sommes égarés.

Solo III

Toboyi yango, toboyi yango,
Tolingi nde tokoma lokola bato mosusu
Nalimemia, na bwanya.
Ah, Congo na ngai mawa
*Mais nous le refusons, nous le refusons,
Nous voulons devenir comme les autres
Dans l'humilité, dans la sagesse.
Ah pitié mon Congo.*

Chœur

We Congo shimama
Shimama we Congo
*Toi Congo, lève-toi, ...
Lève-toi Congo*

Chœur : we Congo shimama
Eh mutoto ya Congo shimama
Toi Congo, lève-toi, ...

Fils du Congo, lève-toi

Chœur : we Congo shimama

Lamuka na pongi
Toi Congo, lève-toi, ...
Congo sort de ton profond sommeil
Chœur : we Congo shimama
Tango yango ekomi e
Toi Congo, lève-toi, ...
Ce temps a sonné aujourd'hui
Chœur : we Congo shimama
Ohh ! lamuka na pongi e
Na bakoko e, bopesa ngo kimia a
Toi Congo, lève-toi, ...
Oh, sort de ton sommeil
les ancêtres accordez lui l'humilité et la paix

Makanisi *La Nostalgie*

Mikanisi élékingai
Makanisa yamboka male Kingai
Toke ndaki koluka bomoi ...
Tango Nioso kokima mbangu
A colella la le la
Etikali Kaka Kosongo
Tokominde kobunga nzela
Baninga Tosala Keba
Les pensées , les souvenirs me dépassent
La nostalgie du pays me dépasse
Nous sommes partis pour chercher le bonheur
Tout le temps en train de courir
Nous passons notre temps à pleurer
Il ne nous reste plus qu'a rentrer
Nous sommes en train de perdre notre chemin
Faisons attention, mes amis

RAPPEL HISTORIQUE

"Après les pluies diluviennes des semaines précédentes, la surface du grand fleuve était parsemée de jacinthe. La terre emportée par le fleuve donnait à ses eaux une couleur rougeâtre, on eu dit que du sang s'y était mêlé et que l'une des plaie d'Egypte s'était abattu sur le Congo."

Peter Scholl-Latour

Trois siècles de conquêtes

Lors de l'indépendance du Congo en 1960, les colonisateurs avaient méthodiquement quadrillé, organisé, pacifié, administré les territoires conquis. Il n'y avait à cette époque au cœur de l'Afrique plus de terre inconnue dans les atlas de géographie. L'exploration avait été complète et menaçait la survie des peuples primitifs. La machine exploratrice et civilisatrice avait répertorié le plus petit village et les routes traversaient le Congo d'Est en Ouest, du Nord au Sud, tandis que les lignes de chemin de fer transportaient populations, produits agricoles, minerais. Le fleuve avec ses multiples affluents, restait cependant cette voie royale qui permettait aux bateaux, aux barges et aux pirogues d'aller dans les recoins les plus reculés de cette immense forêt équatoriale.

C'était le résultat de trois siècles d'explorations, de conquêtes, de domination et d'exploitation des ressources et des hommes. Le temps était loin où Joseph Conrad nous parlait de ses voyages au cœur des ténèbres, dans ces zones obscures, sauvages et où l'homme blanc, colon, militaire ou missionnaire s'aventurait au péril de sa vie. Le Congo était un eldorado, un scandale géologique, qui avait permis l'enrichissement d'un roi conquérant et visionnaire, Léopold II, avant de permettre celui des grandes compagnies coloniales et de la Belgique, ce pays 80 fois plus petit que cet immense territoire africain.

Trois décennies de dictature

Avec Mobutu, le Congo s'enfonça ensuite pendant plus de 30 ans de dictature, dans une prédation et une corruption généralisée, un mal-développement qui entraîna le pays dans une chute vertigineuse vers le sous développement, la destruction lente de toutes les infrastructures coloniales et une misère grandissante. C'était aussi l'époque de la solidarité et de la compassion, celle des programmes de coopération et des organisations non gouvernementales.

Mais, en 1997, la chute de l'ancien dictateur, qui tomba comme un fruit mûr lors d'une guerre orchestrée par les pays voisins du Congo, avec l'aval de certaines

grandes puissances. Elle entraîna une nouvelle phase de l'histoire du pays. Les vieux démons des années qui suivirent l'indépendance refaisaient surface, avec leur cortège de guerres, de guérillas, de déplacements de populations, de famines, de morts que l'on pouvait compter par centaines de milliers.

Un pays dans la guerre et l'oubli

Depuis, le pays vit un conflit sans image, une guerre des forêts et des savanes que les caméras du monde entier ont désertées, menacées par cette culture de la violence et de la haine qui est celle des petits seigneurs de la guerre qui se partagent les richesses minières et diamantifères du pays. Le mythe du développement a définitivement éclaté, les terres accessibles sont devenues inaccessibles, incontrôlées par les pouvoirs réguliers, hostiles à toute pénétration. La vie ne s'y est pas vraiment assoupie, elle y est devenue le théâtre de grands drames, de tragédies ignorées du reste du monde. L'intérieur du continent est redevenu cette "terrae incognitae", cette tache blanche sur les cartes, semées de rébellions, de guérillas meurtrières à caractère ethnique, où alternent terreur et contre-terreur. la décomposition anarchique et l'éclatement en factions rivales qui bâtissent leurs stratégies sur la pratique de l'assassinat de civils.

Ces fléaux naturels que sont la guerre, la famine et la maladie ont progressé plus vite que cette forêt équatoriale prête à se réapproprier toutes les traces de colonisation et de développement, toutes les traces de civilisation. Car ces guerres sales et coûteuses entraînent la régression sanitaire et alimentaire de régions entières, avec la résurgence d'épidémies, et cet autre fléau qui suit si facilement la route des groupes armés, le sida. Le résultat en est un total désastre, l'apparition des archipels de la misère, morcelés par des conflits, au fond duquel se creusent de nouvelles taches blanches, repliées sur leurs drames ignorés. Le Congo est retourné à un irrésistible repli fait de drames et d'hostilités, à ce morcellement de son territoire, à une forme plus épaisse et plus violente d'obscurité.

Les cultures traditionnelles n'ont pu résister aux chocs successifs de la traite négrière, de la colonisation et aujourd'hui, la misère et la guerre ont ébranlé dans leurs fondements mêmes les solidarités traditionnelles, les autorités coutumières. Après l'effondrement des idéologies colonialistes, indépendantistes, marxistes, c'est une autre idéologie qui s'effondre, on pourrait presque dire une autre mythologie, celle du développement universaliste. Aujourd'hui, le fossé qui sépare le Nord et le Sud s'est agrandi. Le Sud n'essaye plus de combler son retard de développement sur la route du progrès ininterrompu, il s'enfonce dans l'oubli, dérive dans le désespoir et la barbarie.

Le fleuve au coeur de la forêt

Au cœur de la forêt la vie gonfle son excroissance, remplit l'espace, des êtres y naissent, y disparaissent sans cesse, des millions d'yeux, des millions de bouches, des millions d'insectes, des centaines de milliers d'oiseaux, de reptiles, d'abeilles, d'insectes, ici au cœur de la forêt dans l'opacité, les ténèbres, l'éternité se construit

quotidiennement sur le temps. Dans cette profondeur vertigineuse de la création, le destin se fait illusion ; si dans ce lieu et ce temps suspendu, au cœur de ce chaos si bien organisé, des siècles s'écoulent en dehors de toute durée, en dehors de toute histoire, aveugle en quelque sorte, impénétrable.

Pourquoi certaines régions sont-elles restées inviolées par les colons ? Probablement à cause de leur sinistre réputation. Ne les appelaient-on pas le tombeau de l'homme blanc ? Pendant des siècles ces régions ont été considérées comme un immense piège mortel. Certaines parties du Congo sont si profondes, si sauvages, que peu de personnes osent encore s'y aventurer.

C'est ce qu'avait ressenti Joseph Conrad, sur les traces de qui nous faisons ce voyage, lui qui, bien avant d'écrire son livre le plus célèbre "Au cœur des ténèbres" avait remonté le fleuve Congo. Il était capitaine en second sur le bateau "Le roi des belges" qui reliait l'ex capitale coloniale Léopoldville, l'actuelle Kinshasa, au Stanley Falls, dernière étape navigable du fleuve, qui deviendra plus tard Stanleyville, la grande ville sur la boucle du fleuve, rebaptisée Kisangani par Mobutu.

L'objectif de ce voyage de 1700 Km effectué par Conrad est de charger de l'ivoire et du caoutchouc, et d'évacuer un employé de la compagnie commerciale tombé incurablement malade après quelques mois de travail dans la jungle. A cette époque, un bon tiers des européens meurent de "fièvre tropicale" dans les deux années qui suivent leur arrivée. Lors de ce voyage, le capitaine tombe malade à son tour, et Théodore Krozeniowski, nom d'origine de Joseph Conrad, prend le commandement tandis que Georges Antoine Klein, l'agent français malade que le bateau ramène, délire en proie à des hallucinations et succombe cinq jours avant le retour à Léopoldville.

Peu après Conrad, terrassé par le paludisme et la dysenterie, quitte le Congo malade et sans esprit de retour. Quelques années plus tard, il rédigera le roman le plus lu jamais écrit sur le continent noir "Heart of darkness" dont s'inspira Francis Ford Coppola pour réaliser son film "Apocalypse Now". Dans le roman les noms ont changé, Joseph Conrad le narrateur, dorénavant Charly Marlow, a pour mission de ramener du cœur de la forêt équatoriale Kurtz, un personnage hors norme dont la maison est clôturée par une rangée de piquets sur lesquels sont plantés des crânes africains, et qui organise des razzias meurtrières à l'intérieur du pays. Kurtz considéré par les tribus riveraines du fleuve comme un nouveau chef coutumier, maître de vie et de mort, meurt avant son retour à la civilisation lançant un dernier cri d'effroi : l'horreur! l'horreur!

Les fantômes du roi Léopold II

Mais déjà à l'époque, un accablant rapport sur l'état du Congo est présenté au président américain. L'on y dénonce, pour la première fois sans doute, des "crimes contre l'humanité. Aux Etats Unis, une campagne internationale de protestation commence contre le régime colonial du Congo et l'on découvre les exactions, massacres, esclavagisme et tous les abus qui sont l'œuvre d'officiers de la force publique au Congo. Entre 1880 et 1920, quelques 10 millions de congolais

périront dans un génocide dont le seul but est l'exploitation du caoutchouc, et l'enrichissement du Roi Léopold II, avide de conquêtes coloniales.

De 1890 à 1904, les gains du caoutchouc centuplent. La possession de Léopold II est alors devenue la colonie la plus rentable d'Afrique. Cet épisode sanglant portera dorénavant le nom de " caoutchouc rouge", rouge du sang des congolais. Il sera célèbre dans le monde à cause de cette pratique barbare qui consiste à couper les mains des congolais récalcitrants à ce travail forcé. Dorénavant "les fantômes du roi Léopold" (titre du livre du journaliste américain Adam Hotchshild) planeront sur les rives ensanglantées du fleuve Congo. C'est sur leurs traces que nous naviguerons, explorant la géographie et la tragédie d'un pays continent, explorant également la géographie intérieure de la nature humaine. "La civilisation est violée par la brousse, mais le viol est une révélation" avait exprimé Kurtz, le personnage principal de Conrad, qui ajoutait "le milieu sauvage lui avait murmuré sur lui même des choses qu'il ne savait pas". Car sur le fleuve, chacun de nous entame un voyage intérieur, une descente au plus profond de soi.

Des décennies de guerre

Aujourd'hui ce voyage se veut un retour au cœur des ténèbres, car ce pays, et son fleuve en est le principal témoin, a été, depuis l'indépendance en 1960, l'objet d'une destruction systématique. A l'espoir indépendantiste a succédé une guerre civile qui a duré plusieurs années et fait des millions de morts. Ce fut ensuite la banqueroute d'un régime prédateur qui s'accapare les immenses richesses du pays en les laissant à l'abandon, en ruines. L'on dirait qu'une rage destructrice a enseveli tout ce qui fut patiemment construit durant près d'un siècle de colonisation.

Dans les années 90, il y a les vagues de mutineries, de pillages qui portent un coup fatal à l'économie et aux infrastructures fluviales, routières et ferroviaires. C'est ensuite la soit disant guerre de libération menée par Laurent Désiré Kabila, mais surtout par les armées ougandaises et rwandaises, avec ses épisodes particulièrement sanglants comme le massacre de 200 000 hutus tués dans la forêt de Kisangani et dont la plupart des corps ont été enfouis au bulldozer dans la forêt. Ce sera aussi le mitraillage au grand jour de 800 réfugiés dans le port de Mbandaka.

Mais la tragédie ne s'arrête pas là. Une fois Kabila installé au pouvoir à Kinshasa, une nouvelle guerre commence partant de l'est. Il s'agit de faire tomber le président Kabila qui sera assassiné quelques mois plus tard. Cette guerre fantôme, car guerre de savane et de forêt vierge, violente et particulièrement sanguinaire va durer près de 4 ans. Elle sera une des plus meurtrières de l'Afrique post-indépendantiste faisant, selon les estimations, entre 1 million et 3 millions de morts. Tuer, décapiter, éviscérer, couler au fond de la rivière, découper à la machette, la violence est telle qu'aucun journaliste n'ose s'aventurer sur la ligne de front. De plus dans le camp des « rebelles », les forces ougandaises et rwandaises vont s'affronter l'une l'autre pour s'accaparer les fabuleuses ressources aurifères, minières, diamantifères et nouvellement pétrolières de l'Est du Congo. Kisangani, ex Stanleyville, sera à nouveau une ville martyre. Durant plusieurs jours les

belligérants s'y affronteront, faisant plusieurs milliers de morts et détruisant une partie de la cathédrale.

Un chemin vers la lumière

Aujourd'hui, un fragile accord de paix a permis la réunification du Congo et l'ouverture des voies de communications dont principalement le fleuve, seule voie d'accès à de nombreuses régions et véritable poumon par lequel la vie économique, politique et culturelle va pouvoir reprendre. L'heure est à l'unification du pays et à la reconstruction. C'est ce moment charnière, cette période d'espoir pour tous les congolais que je souhaite filmer durant les prochains mois.

Au cœur de ce pays, les routes construites à l'époque coloniale ont été depuis longtemps reprises par la forêt. Seuls subsistent ces réseaux de rivières et de fleuves ramifiés à l'infini et qu'aucun homme ne peut détruire. Les africains empruntent ces rivières depuis des milliers d'années, des générations se sont succédées sur le bord du fleuve, des cultures archaïques y sont nées parfois pour s'y évanouir définitivement il y a quelques centaines d'années, laissant les régions complètement envahies par la forêt sauvage.

Seul le fleuve peut nous tirer de ce monde d'obscurité et de stagnation. Seul le fleuve peut nous entraîner vers la lumière, vers l'espace, toujours plus loin, vers la mer. Seul le fleuve nous apporte cette paix des corps et des esprits, seul le fleuve nous sort de cet enfer, de ce chaos. Seul le fleuve nous donne un rythme, un sens à la création, un chemin, un itinéraire, une quête.

Thierry Michel

Cinéaste



Thierry Michel est né le 13 octobre 1952 à Charleroi en Belgique dans une région industrielle surnommée "Le Pays Noir". A 16 ans il engage des études de cinéma à l'Institut des Arts de Diffusion, à Bruxelles. Il y vit les derniers bruissements de mai 68 et l'agitation étudiante, prélude à un engagement politique, dans les engrenages militants et lyriques de l'époque.

Au bassin minier et sidérurgique de son enfance, il réalise ses premiers films documentaires "**Pays Noir, Pays Rouge**" et "**Chronique des Saisons d'Acier**". Il y réalise également son premier long métrage de fiction "**Hiver 60**" qui raconte la grande grève insurrectionnelle belge de 1960. Peu après, alternant documentaires et fictions, il entre une caméra poignante et complice dans les murs d'une prison pour son film "**Hôtel Particulier**", un hymne à la liberté au coeur de l'enfermement.

Ensuite, après ces années d'une quête d'identité et d'enracinement régional et politique, Thierry Michel part vers d'autres continents à la recherche d'autres solidarités, d'autres utopies. Dans ce Maroc profond qui l'a toujours attiré, il réalise son deuxième long métrage de fiction "**Issue de Secours**", une oeuvre poétique et mystique au coeur du désert.

A la fin des années 80, il opère un retour au réel avec le Brésil bouleversant des gosses de rue et des favelas (bidonvilles) qu'expriment les émouvants "**Gosses de Rio**" et "**A Fleur de Terre**". Il y découvre la culture noire, cette culture qu'il va approfondir au Zaïre avec son célèbre et plusieurs fois primé "**Zaïre, le cycle du serpent**", un portrait impitoyable de la nomenclature et des laissés pour compte de la société zaïroise.

Bref retour au pays, il y filme un ministre déchu au coeur d'un scandale politico policier qui ébranle profondément la Belgique "**La Grâce Perdue d'Alain Van Der Biest**" avant de reprendre son sac à dos et d'aller interroger le bien fondé de la charité armée internationale avec "**Somalie, l'Humanitaire s'en va-t-en guerre**".

Quelques mois plus tard, il repart au Zaïre pour y réaliser un film sur l'héritage colonial et la présence blanche dans ce pays après 35 ans d'indépendance, "**Les Derniers Colons**". Quelques jours après son arrivée, il est arrêté, incarcéré et expulsé du pays. Son matériel saisi, il termine son film grâce à ses archives personnelles et aux images tournées lors des repérages.

Il réalise un documentaire sur le rapport historique entre Zaïrois et colons blancs durant ces 35 années d'indépendance du Congo/Zaïre, "**Nostalgie post-coloniale**". Après quoi, il repart pour l'Afrique réaliser une oeuvre majeure "**Donka, radioscopie d'un hôpital africain**". Ce tragique portrait humaniste et

sans concession de l'hôpital de Conakry en Guinée obtiendra les plus grandes distinctions tant en Europe qu'aux Etats-Unis.

Toujours entraîné dans le sillage de l'Afrique, Thierry Michel engage, après la chute du dictateur zaïrois, la réalisation d'un documentaire historique qui n'est pas sans rappeler les grandes tragédies shakespeariennes : “ **Mobutu, roi du Zaïre** ”.

Après 10 années et sept films réalisés en Afrique, il repart vers l'Asie, en République Islamique d'Iran, dans l'un des berceaux de l'islamisme intégriste. Il y réalise son dernier film « **Iran, sous le voile des apparences** » qui dresse le portrait d'une société fracturée, socialement et culturellement. L'œil du cinéaste y capte la ferveur religieuse des uns qui contraste si violemment avec le désir de liberté des autres. Sélectionné dans les grands festivals, à nouveau il glane de nombreuses distinctions internationales.

Thierry Michel va ensuite remonter le fleuve Congo et voyager à nouveau dans l'histoire, la mémoire et le destin de l'Afrique. Cheminement personnel vers la source et les origines de ce pays, il continue avec "**Congo River**" sa quête de lumière et de ténèbres, porté par le désir de remonter dans le mystère et les profondeurs de sa forêt équatoriale et de son fleuve majestueux.

Insatiable de curiosité, Thierry Michel n'arrête pas depuis plus de 30 ans de filmer les visages qui peuplent la "*réalité sublimée*" de sa caméra à travers le monde. "*Les clés sont les mêmes, ici ou là-bas. Les distances avec l'autre s'abolissent. L'homme est le même partout, les pulsions de vie et de mort s'affrontent de façon identique. Et je n'ai pas fini de chercher.*"

Thierry Michel

Filmographie

Des mines de charbon aux prisons, du Brésil et du Maghreb à l'Afrique noire, Thierry Michel dénonce les détresses et les révoltes du monde, mêlant parfois fiction et réalité. Né le 13 octobre 1952 à Charleroi en Belgique, dans une région industrielle surnommée "Le Pays Noir", Thierry Michel engage à 16 ans des études à l'Institut des Arts de Diffusion, à Bruxelles. En 1976, il entre à la télévision belge où il réalise de nombreux reportages de par le monde. C'est ensuite le passage au cinéma. Il va alterner deux longs-métrages de fiction et de nombreux documentaires internationalement reconnus, primés et diffusés. Parmi ceux-ci "**Gosses de Rio**", "**Zaire, le cycle du serpent**", "**Donka, radioscopie d'un hôpital africain**", "**Mobutu, roi du Zaïre**" et "**Iran sous le voile des apparences**". Thierry Michel est aujourd'hui professeur et enseigne le « » à l'Institut des Arts de Diffusion. Il dirige également des séminaires sur l'écriture et la réalisation documentaire de par le monde et est président du Bureau de Liaison des Cinématographies de l'Espace Francophone.

En production :

"Métamorphose d'une gare"

Moyen-métrage documentaire 90 min

Productions terminées :

"Congo River"

Long-métrage documentaire 120 min

"Iran, sous le voile des apparences" 2002

Long-métrage documentaire

- * Grand Prix au Festival "Documentaire de création européen" Strasbourg (France)
- * Official Selection of the Golden Gate Awards Competition. San Francisco –USA
- * Prix Joseph Plateau – meilleur documentaire belge 01/02 - Gand, Belgique
- * Coq de Cristal du le Parlement de la Communauté française, Belgique 2002
- * Ezio Croci : prix du meilleur Film, Filmondo, Milan – Italie
- * Mention d'honneur Festival international du film documentaire Tel-Aviv (docaviv) Israël -2002

"Mobutu, roi du Zaïre " (1999)

Long métrage documentaire

- * Mention d'honneur "Vues d'Afrique" Montréal (Canada)
- * Nominé par IDA Los Angeles (USA)
- * Mention spéciale à l'European Film Academy Berlin (Allemagne)
- * Présentation par Riz Khan de Thierry Michel sur CNN "émission Q&A"

"Donka, radioscopie d'un hôpital africain " (1996)

Long métrage documentaire

- * Meilleur producteur européen documentaire, Vue sur les Docs Marseille (France)
- * Golden Spire Winner au Golden Gate Awards, San Francisco (U.S.A.).
- * Meilleur documentaire international, "Hot Docs", Toronto (Canada)
- * Meilleur film, Festival "Hot Docs" de Toronto (Canada)
- * IDA Award, Festival International de Los Angeles (USA)
- * Prix du meilleur film, Festival du film Médical – Liège (Belgique)

"Nostalgies post-coloniales " (1995)

Moyen métrage documentaire

"Les Derniers Colons " (1995)

Moyen-métrage documentaire

- * Prix Ecrans Nord Sud, "Vues d'Afrique", Montréal (Canada)
- * Mention d'honneur, Festival Int. du Film d'Exploration Toulon (France)

"Somalie, l'humanitaire s'en va-t-en guerre " (1994)

Long métrage documentaire

"La grâce perdue d'Alain Van der Biest " (1993)

Long métrage documentaire

"Zaïre, le cycle du serpent " (1992)

Long-métrage documentaire

- * Prix spécial du jury au Festival international de Nyon (Suisse)
- * Sesterce d'argent au Festival international de Nyon (Suisse)
- * Prix du public au Festival international de Nyon (Suisse)
- * Médaille d'argent du documentaire à l'URTI Monte Carlo (France)
- * Prix Nanook au douzième bilan ethnographique à Paris (France)
- * Écran d'Or du festival "Vues d'Afrique" à Montréal (Canada),
- * Certificate of Merit au 38ème festival du Film de Cork (Irlande),
- * Grand Prix à Filmer à tout prix à Bruxelles (Belgique)

"A Fleur de terre " (1990)

Moyen-métrage documentaire

- * Mention d'honneur au Golden Gate Awards San Francisco (USA)

"Gosses de Rio " (1990)

Moyen métrage documentaire

- * Grand Prix du Documentaire à Biarritz (France)
- * Meilleur court métrage belge de l'année 89-90 à Gand (Belgique)
- * Mention d'Honneur au Golden Gate Awards, San Francisco (USA)
- * Mesquite Award Winner au San Antonio Cine Festival (USA)

"Issue de secours " (1987)

Long métrage de fiction

- * Prix de la ville de Salerne (Italie)

"Hôtel Particulier " (1985)

Long-métrage documentaire

* Mention au Festival de Nyon (Suisse)

"Hiver 60" (1982)

Long métrage de fiction

* Prix du film social (Belgique)

* Prix Bologne (Belgique)

"Chronique des Saisons d'Acier " (1981)

Long métrage documentaire

"Pays Noir, Pays Rouge " (1975)

Moyen métrage documentaire

"Portrait d'un Autoportrait " (1973)

Long métrage documentaire

"Ferme du Fir " (1971)

Court métrage documentaire